Paul Cordurié

Lecture Démoniaque

EDILIVRE.com

Paul Cordurié

Lecture Démoniaque

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4840-8
Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

LECTURE DEMONIAQUE 7
UN AN PLUS TÔT 11
PATRICK LENOIR 15
JEAN RIVIERE 17
GEORGE MARCHAND 19
GERARD VALLET 21
JULIEN MASSON 23
MARC BORREL 25
DAVID COHEN 27
MICHEL CORDIER – ANNE FARGES 29
KARIM BELKACEM 31
DIDIER COTTIN 33
LE GROUPE 35
JACQUES DUCHEMIN 37
LA PRESSE 41
MARC FELTIN 45
EPILOGUE 181

LECTURE DEMONIAQUE

Emmitouflé dans son manteau, le col relevé, une casquette vissée sur sa tête, l'inspecteur Jacques Duchemin, déambulait dans les allées du bois de Vincennes, malgré l'heure tardive et le vent violent qui ralentissaient sa promenade.

Son épouse, Jacqueline, l'amour de sa vie, venait de le quitter, l'accusant de préférer son métier de policier à sa vie de conjoint, ce qu'il comprit et accepta malgré son adoration pour sa moitié. Il s'impliquait trop dans sa vie professionnelle au détriment de sa vie de couple. Durant, toute leur année de mariage, Jacqueline avait fait multiples concessions, sachant combien Jacques aimait son métier et l'amour l'avait emporté, mais ces derniers temps étaient semés de querelles incessantes. Jacqueline, plusieurs fois, lui avait posé l'ultimatum de se reprendre et de privilégier leur couple, ce qu'il n'avait évidemment pas mis en application.

Se lançant alors à corps perdu dans sa guerre contre le crime.

Il se remémorait dans sa tête l'enquête éprouvante qu'il avait enfin réussi à élucider, la chasse à cette bête féroce avait duré plus d'un an.

Les meurtres avaient été horribles et sanglants, mais à cause de la roublardise de cet obsédé, ni preuves ni empreintes ne furent trouvées sur les lieux des carnages.

Depuis que l'inspecteur Duchemin avait trouvé les preuves qui incriminaient ce tueur, il avait gardé le secret sur ses informations auprès de ses subalternes. Il leur avait promis seulement que dès que le jour se lèverait, il passerait les bracelets à ce monstre.

Demain allait être son jour de gloire, il allait enfin pouvoir menotter ce fou furieux qui avait apeuré tant de femmes de la région parisienne. Cette psychose allait enfin cesser et les femmes pourraient de nouveau sortir sans crainte.

Il ne recherchait dans ses promenades que le calme. Ces balades nocturnes lui permettaient de réfléchir sereinement sur ces enquêtes en cours et même parfois faisaient surgir une idée, ou un indice qui lui avait échappé. Cela lui gâchait sa tranquillité et sa joie de respirer à pleins poumons, quand il croisait par hasard une sportive qui entretenait sa forme, même si elle était jolie et bien roulée.

Cette nuit-là, il n'avait rencontré personne, le mauvais temps en était sûrement la cause. Bourrasque de vent et pluie étaient au rendez-vous. Quand il aperçut une silhouette qui ne lui parut pas inconnue, qui venait face à lui.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient l'un vers l'autre, il regrettait de ne pas s'être muni de son arme

de service, pour seulement prendre un bol d'air dans les bois.

Les mains dans les poches, l'homme s'avança lentement droit sur lui et sans hâte. L'individu affichait un rictus qui paraissait être un sourire déformant ce visage rempli de haine et d'arrogance, cela mis mal à l'aise Jacques. Il sortit un revolver qu'il pointa vers le policier qui était le seul à avoir réussi à élucider cette enquête compliquée, qui risquait de lui faire passer le restant de ses jours, derrière les barreaux.

Pour le tueur que l'inspecteur avait reconnu, il n'était pas question qu'il en jouisse et savoure sa victoire.

La première balle le toucha à la poitrine et les deux autres à l'estomac, alors que son agresseur s'enfuyait avec précipitation à cause du bruit des détonations.

Avant de sombrer dans un coma proche de la mort, Duchemin eut le temps de penser qu'à cause de sa discrétion sur cette enquête, tous les meurtres de cet abominable assassin ne seraient pas résolus. Qu'avait-il fait ? Il regretta de ne pas avoir au moins laissé une note pour prévenir ses collègues et sombra dans l'obscurité.

UN AN PLUS TÔT

Ginette Legrand surnommée plus familièrement Gigi par ses amies était depuis une dizaine d'années concierge dans un très vieil immeuble Rue Marcadet, près de Barbes-Rochechouart. Les locataires aimaient bien sa bonne humeur malgré qu'ils sachent que cette femme était un peu légère avec les hommes.

Elle faisait parfaitement son travail de concierge et l'immeuble était toujours impeccable.

Âgée de trente-cinq ans, cette femme magnifique, toujours célibataire se savait attirante et en profitait, s'enhardissant souvent à faire les yeux doux à tout ce qui portait un pantalon, avec ce qu'il fallait dedans.

Elle mesurait dans les uns-mètre soixante-dix. Sa poitrine opulente, et son fessier rebondi sans être énorme, mais juste ce qu'il fallait, attiraient les dragueurs vicieux.

De nombreux mâles fréquentaient sa loge, sa réputation de fille facile et accueillante était de notoriété publique, dans ce quartier où se croisaient toutes les races et les religions.

Ses beaux yeux vert clair déshabillaient tous les hommes, mais elle ne couchait qu'avec de la viande fraîche, des jeunes qu'elle pouvait déniaiser.

Cela faisait plusieurs jours qu'elle n'avait pas invité un adolescent dans sa misérable petite loge et cela commençait à la titiller, quand elle entendit frapper aux vitres de sa loge, alors que la nuit sur Paris était déjà tombée.

Entrebâillant sa porte, elle aperçut un jeune homme sur le seuil qui sans être beau avait beaucoup de charme et de distinction.

Prenant la parole, il lui demanda de la voix douce d'un jeune homme bien éduqué, « Je vous demande pardon m'dame, de vous déranger à cette heure tardive. Je suis à la recherche dans ce secteur où je suis né, d'une pièce ou d'un appartement à louer.

Je travaille dans une entreprise importante, j'ai les moyens de payer un loyer même onéreux. »

Devant le sourire bienveillant de la gardienne qui fondait devant ce visage juvénile, le visiteur continua de la baratiner en la fixant intensément comme s'il la violait du regard.

« Je vous avoue que j'ai rarement rencontré une jeune femme aussi sympathique que vous et j'adorerais vivre dans ce bel immeuble, votre amitié ferait de moi le plus heureux des hommes.

Elle n'eut aucune appréhension, aussi lui proposa-t-elle de lui offrir un café. Le besoin de se faire courtiser par ce bel inconnu était tellement ardent, qu'elle ne pouvait résister à l'appel de ses sens.

« Allez ! Tu peux entrer « beau gosse ». Il fait tellement froid dehors que je suis sûre que tu vas apprécier une boisson chaude pour te requinquer, tu

m’as l’air frigorifié, nous discuterons ensuite pour la chambre à louer, si tu es bien sage.”

Sa tenue échancrée laissait apparaître ses gros seins et quand elle rejoignit sa cuisine, il remarqua à travers sa nuisette en soie qu’elle ne portait pas de culotte.

Sa timidité ayant disparu, il la rejoignit dans la cuisine et crânement se frotta contre elle, l’embrassant dans le cou, ce qui la fit gémir et pousser de petits cris de satisfactions.

Il se montrait plus rapide qu’elle ne le pensait, mais elle apprécia et répondit à ses avances, se disant qu’elle allait s’éclater avec un petit jeune.

Pour se faire encore plus désirer, Ginette prit les deux tasses et rejoignit la pièce principale en éclatant de rire, tout en tortillant son fessier rebondi, persuadée de l’effet que jusqu’à ce jour elle faisait sur les mâles.

Avec un éclatant sourire prometteur, elle se retourna, mais eut un mouvement de recul devant la scène affreuse qui s’offrit à ses yeux.

Il se trouvait, tout près de son corps, le visage déformé par la haine, tenant dans sa main droite un très long couteau de cuisine pointu et coupant, dont Ginette se servait pour couper la tête aux poulets.

Figée par la peur, la bouche de la jeune femme s’ouvrit pour hurler, quand la lame la pénétra dans le bas-ventre, alors que la main du tueur l’empêchait de crier et que pour la seconde fois, l’arme s’enfonçait dans son corps avec une violence indescriptible.

Tombant lourdement sur le dos, elle le supplia du regard de l’épargner, alors qu’il s’acharnait à la

transpercer en lui murmurant tout doucement d'une voix rauque :

– « Sois sage. Espèce de salope, tu es la première, mais d'autres putains te suivront bientôt. Je vais exterminer votre race de chiennes en chaleurs. »

Chaque fois qu'il plantait le couteau, il l'injuriait faisant gicler le raisiné des blessures jusqu'au mur qui se trouva maculé avant qu'il ne cesse de frapper.

Gigi était déjà morte depuis un moment qu'il frappait toujours, comme s'il avait besoin d'extérioriser sa colère.

Avant de s'enfoncer dans la nuit, aussi silencieusement qu'il était venu, il fit pénétrer son couteau dans le sexe du cadavre pour terminer ce qu'il considérait comme un acte de justice divine.

PATRICK LENOIR

Patrick semblait satisfait des premières pages de son bouquin.

En dehors des fautes d'orthographes et de français qu'il avait noté sur un cahier, l'histoire qu'il avait concoctée était bonne, mais il se sentait incapable de l'écrire correctement. Il pensa à ses amis plus instruits que lui, eux qui n'étaient pas aptes à pondre un roman policier, mais pourraient l'aider en corrigeant ses fautes pour en faire un best-seller tiré à des millions d'exemplaires et pourquoi pas un grand prix littéraire. Cette pensée lui amena un sourire qui le fit rêver que lui et ses potes pourraient devenir célèbres.

Il logeait dans un magnifique trois-pièces, dans un des Coins les plus chics de la porte de Clignancourt.

N'étant pas trop doué, il avait stoppé ses études avant le baccalauréat préférant rejoindre le monde du travail.

Grâce à son culot, il n'avait pas tardé à trouver une place comme pigiste dans un grand journal parisien, mais il savait que jamais il ne pourrait devenir un grand Reporter.

Beau gosse, il plaisait à la gente féminine grâce à son allure de titi parisien, sa décontraction, et son sourire enjôleur faisait fondre de nombreuses minettes qui rivalisaient d'attentions pour le séduire où tenter de le harponner.

Depuis son plus jeune âge, il rêvait d'écrire un livre, mais il s'en sentait incapable sans se faire aider par ce que l'on nomme un nègre, pour corriger ses fautes.

JEAN RIVIERE

Parmi ses amis, Jean Rivière était le plus intime, il était le déconneur du groupe, ayant toujours une bonne blague à raconter.

Ils s'étaient connus à l'école communale. Si lui aussi avait du succès avec les filles, à l'instar de Patrick il concrétisait, ne ratant jamais une occasion de mettre une cochonne bien en chair dans son lit. C'était le dragueur de la bande. Il faut dire que son physique lui facilitait les choses. Grand, brun avec des yeux qui vous transperçaient par leur clarté, il était tout en muscle et cela faisait rêver toutes les femmes.

Pour Jean, ce n'était que des passades qui ne duraient qu'une nuit, mais de nombreuses filles en gardaient un agréable souvenir et le relançaient souvent.

Il ne travaillait qu'épisodiquement, mais toujours au noir, refusant de payer des impôts sur sa sueur.

Jean ressentait une amitié sincère pour son copain qui était aussi peu instruit que lui, mais qui était toujours prêt à le dépanner quand ses fins de mois devenaient difficiles.

GEORGE MARCHAND

George était le plus arrogant du groupe, mais aussi le plus aisé pécuniairement.

À part certains soirs où il rendait visite à ses amis ; il ne se passait pas une soirée sans qu'il ne se retrouve dans une boite de nuit branchée, où il était reçu comme un client privilégié.

Ne fréquentant que des boites huppées, il ne s'enivrait qu'avec du champagne millésimé qu'il éclusait à raison de trois bouteilles par soirée, sans jamais être ivre.

Il était courtisé par de nombreuses bêcheuses de la haute société, surtout pour son compte en banque.

Son physique ingrat avec ses grosses lunettes qui lui prenaient tout le visage ne lui servait pas pour séduire, son carnet de chèques ou ses cartes bancaires intéressaient seulement ceux qui se collaient à lui.

Sa mère l'idolâtrait et le protégeait de tous les pièges de la vie, lui passant toutes ses folies, même les plus graves.

Son père avocat renommé pardonnait tous ses caprices, lui octroyant chaque semaine ce que ses

amis dépensaient en un mois, ce qui le rendait encore plus sûr de lui grâce à ce standing et à sa voiture de luxe.

N’ayant jamais réussi à avoir un seul ami dans son milieu bourgeois, il s’accrocha à des copains d’un genre différent qui l’avaient adopté malgré la crânerie que lui apportait son pognon.

GERARD VALLET

Gérard vivait dans un milieu des plus modestes, cela lui donnait des complexes vis-à-vis de ses copains.

Depuis son entrée dans le groupe, sa timidité maladive détonait dans cette ambiance plutôt déconneuse, il était rare qu'il prenne la parole dans leurs soirées plutôt tumultueuses.

Seules les études l'intéressaient, malgré les railleries de ceux qui profitaient de sa gentillesse.

À dix-huit ans, sa belle petite gueule d'intellectuel plaisait aux filles, mais il était toujours puceau, et il se refusait à discuter où à répondre quand une minette lui adressait la parole ou lui montrait de l'intérêt, cela pouvait même l'énerver qu'on le racole.

Ses parents qui tiraient le diable par la queue ne pouvaient subvenir à ses besoins. Aussi acceptait-il tous les boulots qu'on lui proposait pour pouvoir poursuivre ses études. Il espérait devenir avocat…

Après son dur labeur sur des chantiers et ses études, les soirées passées en compagnie de ses copains le décontractaient, il n'aurait manqué ces

réunions pour rien au monde, même si son style semblait terne auprès de certains fils de parents fortunés.

JULIEN MASSON

Julien petit blond d'un aspect malingre n'impressionnait personne dans le groupe, il pesait dans les cinquante kilos, mais malgré sa petite stature il n'avait aucun complexe, ni peur de personne.

Ce n'était pas un secret, tous ses amis le savaient, il était attiré par les hommes, mais vis-à-vis du groupe il savait se tenir pour conserver leurs amitiés, n'ayant jamais un mot ou un geste déplacé.

Ses copains l'appréciaient… et son homosexualité ne les gênait aucunement.

Il haïssait les femmes surtout sa mère et vivait en concubinage avec Richard qui crânait avec sa stature de boxeur ou de culturiste.

Leur liaison durait depuis plusieurs mois et leurs seules disputes avaient lieux quand son chéri faisait les yeux doux à une femelle qui semblait très attirée par ce corps de sportif.

Richard jouait souvent les jolis cœurs pour rendre jaloux son compagnon.

Il n'était pas apprécié par le groupe, ce corps musculeux les énervait, il en abusait souvent en se

contractant pour faire admirer ses gros bras dont il était très fier.

Pour Patrick Lenoir ce n'était que de l'exhibitionniste, mais il éprouvait tant de sympathie pour Julien comme copain, qu'il supportait les crâneries de son mec dans le groupe.

Malgré son attachement pour son julot, Julien continua de fréquenter ses amis, même après le refus de son compagnon de se joindre à des gens qui ne le considéraient pas comme l'acteur primordial du groupe.

Les scènes de ménage avec Richard étaient rares quand ils étaient seuls dans leur petit nid d'amour, mais sitôt qu'une tierce personne se joignait à eux, c'était l'un ou l'autre qui piquait une crise de jalousie et cela devenait orageux.

Comme le ferait une femme jalouse pour faire comprendre son mécontentement ou sa colère, Julien quittait l'appartement et se rendait chez ses amis, ce qui irritait son homme au plus haut point.

MARC BORREL

Le plus séduisant de ce groupe était Marc Borrel, mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, il possédait des épaules de déménageur et une taille que lui enviaient beaucoup de mâles, mais surtout les minettes.

Julien l'homo excité par son charme en aurait bien fait son casse-croûte, s'il n'avait pas risqué de perdre la confiance du groupe.

Marc était tellement attirant, que dans la rue les filles et même les dames d'un certain âge le déshabillaient du regard, rêvant à ce qu'elles pourraient faire avec ce beau garçon.

Certaines femelles le surnommaient le trépied, assurant que lors de leurs ébats, il possédait une troisième jambe.

Il travaillait depuis peu de temps dans une librairie et quand il ne bossait pas il lisait des romans policiers, tentant de trouver l'assassin avant les dernières pages du livre.

Ce qu'il réussissait souvent…

C’est le premier qui encouragea Patrick Lenoir à écrire ses premiers feuillets, l’assurant qu’il pourrait lui donner des tuyaux sur des enquêtes policières.

Malgré la jalousie de certains, il avait réussi à se faire accepter dans le groupe grâce à son caractère agréable et son charisme.

Sans être imbu de sa personne, il ne gardait jamais une de ses conquêtes plus d’une semaine, étant réputé pour avoir un cœur d’artichaut, ne se gênant pas pour rompre, alors que sa partenaire croyait au grand amour.

Si par malheur elle avait l’outrecuidance de s’accrocher, il devenait violent et grossier, se permettant même de l’injurier si elle n’acceptait pas la fin de leur liaison, afin de reprendre sa liberté.

Il avait surtout peur du grand amour, et de devenir l’esclave de son cœur.

DAVID COHEN

David était entré dans ce cercle d'amis, où il était le seul juif avec appréhension, mais aucun de ses amis ne ressentait d'animosité envers sa religion.

Si certains blaguaient les musulmans ou les juifs lors de leurs conversations, ce n'était pas, par méchanceté, mais juste pour faire rigoler l'assemblée.

David travaillait dans un magasin de tissus, que son oncle possédait dans le sentier.

Son père et sa mère étaient eux aussi propriétaire d'une affaire de tissus, mais David avait décidé de bosser avec son oncle Joseph qui était plus conciliant que ses parents.

Il était follement amoureux de Marie qui travaillait dans la même entreprise, mais son amour n'était ni partagé ni réciproque. Marie préférait un autre adolescent plus déluré que David qui était trop sentimental d'après elle.

Le plus gros défaut de David était ses colères, les filles à part Marie l'énervaient, et redoutaient ses crises d'hystérie, même s'il pouvait aussi être très plaisant.

Avec ses copains c'était différent, il était d'un calme olympien, rigolant de leurs blagues, allant même jusqu'à raconter des histoires drôles sur les Arabes ou ceux de sa religion.

Il souffrait intérieurement de ses brusques crises de violences vis-à-vis des filles, mais cela était plus fort que lui, il ne pouvait refréner cette hargne.

Dans le groupe, David ressentait une préférence plus marquée pour Patrick Lenoir et Marc Borrel à cause de leurs calmes et de leurs compréhensions, mais malgré des caractères différents, ils ne jugeaient jamais personne.

MICHEL CORDIER – ANNE FARGES

Tout le groupe de copain avait décidé qu'aucune femelle ne se joindrait à eux, Michel fut l'un des plus virulents pour exclure toute femme de leurs soirées de mecs machos.

Il ne travaillait que rarement, se contentant de jouer aux courses, où grâce à ses martingales il dégotait des tocards à des côtes pharamineuses, ce qui lui permettait de vivre chichement de ses gains.

Il exécrait les femmes, sa rencontre avec Anne lui fit regretter sa hargne et son refus de pouvoir présenter celle qui l'avait envoûtée avec son air de petite fille sage.

Serré contre elle dans une rame bondée du métro, il fit la connaissance d'Anne qui baissait les yeux intimidés en sentant le regard insistant qui la détaillait, la fixant intensément.

Jeune fille candide et fragile, Anne vivait une vie quasi monacale chez des parents qui lui vouaient une confiance et une adoration absolue, tant elle était sérieuse dans tout ce qu'elle entreprenait, surtout avec

les garçons, qui n'avaient jamais été sa principale préoccupation.

Michel, qui était lui aussi pudique malgré le succès qu'il avait auprès des filles, ne fréquentait que des prostituées pour assouvir ses besoins sexuels, sa timidité l'empêchant de fréquenter d'autres jeunes filles qui lui faisaient perdre tous ses moyens.

Avec Anne c'était devenu un amour platonique, il n'y avait entre eux que des bisous et des câlins, le sexe était exclu dans leur relation, et cela ne les gênait pas.

Ce fut très vite le grand amour…

Michel pensa très vite à faire connaître Anne au groupe, malgré l'accord qu'ils avaient conclu ensemble.

Elle fût accueillie poliment, mais sans enthousiasme, et réussie au bout de quelques visites à être acceptée parmi ces machos, malgré leurs suspicions.

Vis-à-vis du groupe Michel était devenu imprévisible…

KARIM BELKACEM

Karim né en France de parents marocains fut un piètre écolier, préférant traîner avec des voyous que s'instruire.

Il n'avait que douze ans quand il arracha brutalement le sac à main d'une grand-mère, mais l'humiliation qu'il ressentit quand plusieurs personnes l'empêchèrent de prendre la fuite, fût si vexante, qu'il se jura de ne plus se faire prendre la main dans le sac, mais il continua de suivre des loubards dans des affaires punies par la loi.

La prison freina son ascension vers la grande délinquance et ce qu'il découvrit une fois entôlé le paniqua. Elle stoppa surtout ses pulsions à devenir un voyou.

« Si vous n'êtes pas assez fort dans votre tête et dans votre corps, vous servez de femme aux plus violents.

Après plusieurs mois enfermés dans une cellule, si tu n'as pas compris, il y a de fortes chances que tu mourras jeune."

Il ne toucha à la drogue que vers vingt ans, mais ce fût rapidement une descente aux enfers, il lui fallait sa dose de cocaïne et rien ne l'arrêtait pour faire entrer des picaillons pour subvenir à ses besoins.

Quand sa mère le suppliait en pleurant de se faire soigner, il lui répondait rageusement, « je ne suis qu'un arabe qui suit le chemin où Allah le conduit, même si c'est en enfer. »

Il était devenu une loque et son salut vint grâce à des copains qui le forcèrent à intégrer une clinique pour subir une désintoxication, qui fût très dure et très longue.

À sa sortie ce fut le sport qui le sauva, la boxe le transforma et fit de lui un autre homme, même s'il comprit très vite qu'il ne serait jamais un champion, malgré quelques victoires et la hargne qu'il possédait sur un ring.

Sa rencontre avec Patrick Lenoir eut lieu lors d'une soirée chez une copine, et une franche amitié s'ensuivit.

Cette nouvelle relation le présenta et lui fit intégrer le groupe, certains se méfiaient, mais il fût accepté dés qu'ils connurent ses antécédents dans la délinquance, qu'il leurs narra franchement.

DIDIER COTTIN

Didier ce petit gros sans aucune envergure, surnommé Bouboule, était le souffre-douleur du groupe.

Il se trouvait toujours une bonne âme dans leurs soirées pour raconter une bonne histoire sur les gros benêts, ce qui le chagrinait.

Il prenait ces blagues pour lui, même s'il en rigolait pour ne pas paraître plus ridicule qu'il n'était.

Il était trop gentil pour faire partie de cette bande de rapaces…

Son père simple flic depuis vingt ans au commissariat situé dans le dix-huitième arrondissement de Paris était aussi énorme que son fils. Mais il s'en fichait, il était fonctionnaire et aurait du boulot jusqu'à sa retraite.

Sa maman une brave femme de cent kilos les bourraient d'aliments lors des repas, ce qui progressivement envenimait le tour de taille de Bouboule qui ne pouvait résister à engloutir ce que sa maman lui cuisinait avec amour.

Bouboule était doté d'une tare inguérissable. C'était un froussard qui préférait faire demi-tour plutôt que répondre à des menaces où à une attaque.

Avec lui c'était. Courage, fuyons.

Malgré des remarques désobligeantes sur les obèses, Bouboule avait été accepté dans cette bande de joyeux drilles, ce qui le gonflait d'orgueil de pouvoir discuter avec des gens qu'il pensait supérieur à lui.

Il appréciait les filles, mais n'avait aucun succès auprès d'elle, ses rares flirts se terminaient souvent par des ruptures, ce qui ne l'empêchait pas de les conserver comme copine, tant il était agréable et plaisant comme confident.

Dès son plus jeune âge, il avait choisi de devenir comédien. Peut-être pour masquer le fait d'avoir peur de tout et surtout pour montrer aux autres qu'on pouvait réussir même quand on faisait de la surcharge pondérale.

Un agent qui recherchait des acteurs pour des seconds rôles avait décelé en bouboule et son embonpoint une proie facile pour se faire de l'argent.

Il pourrait jouer le petit gros, tête de Turc un peu niais d'une bande de gamins, en vieillissant, il avait le physique pour interpréter le puceau qui ne pense qu'aux filles et au sexe.

Il ne jouait toujours que des petites scènes, alors qu'il avait toujours rêvé d'un rôle de vedette, mais l'argent entrait dans les poches de son agent.

Il rêvait pourtant de devenir une star…

LE GROUPE

Patrick satisfait du début de ce bouquin plutôt noir, bigophona à tous ses amis leur annonçant avoir une révélation urgente à leur faire-part.

Cette nouvelle chatouillant leur curiosité, ils se pointèrent tous le soir même.

Ils étaient sur des charbons ardents, attendant de celui que tous admiraient, des révélations.

Patrick n'était pas certain que ses premières pages pourraient intéresser ses amis qui n'étaient pas tous des lecteurs assidus, mais il désirait savoir. Si certains allaient accrocher à cette histoire. Aussi leur déclara-t-il :

– « Comme j'en avais discuté avec plusieurs d'entre vous. J'ai écrit les premières pages d'un roman policier et j'aimerais savoir qu'elles sont vos impressions. »

– « Je ressens bien l'intrigue, mais je ne suis pas sûr de l'orthographe ainsi que mon Français. Je pense qu'avec votre aide, nous devrions écrire un livre qui pourra plaire. »

Chacun prenant connaissance de l'œuvre de Patrick donna son appréciation, et dans l'ensemble, elle était plutôt élogieuse.

Gérard Vallet le plus instruit du groupe donna son accord pour corriger les fautes, l'assurant que ce qu'il avait retenu de ces quelques pages l'avait intéressé, il avait hâte de lire la suite, c'était une preuve que ce chapitre n'était pas inintéressant.

George Marchand qui était le plus aisé, lui proposa de l'aider financièrement à payer un agent littéraire, qui lui trouverait un éditeur, s'il accrochait à la lecture de ce roman.

Marc Borrel qui dans sa librairie dévorait souvent des bouquins lui proposa de l'aider à pondre une enquête qui soit plausible.

Leur soirée qui s'éternisa très tard se passa à parler littérature, chacun donnant son avis, ce qui allait permettre à Patrick de poursuivre l'écriture de ce roman où la suite était déjà dans son cerveau.